

Flamboyant Pouchkine

Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, Jean Bellorini propose un *Onéguine* épuré et ludique qui met en valeur la sublime traduction d'André Markowicz. PAR ANTOINE DU JEU

ONÉGUINE

D'après Alexandre Pouchkine, traduit par André Markowicz, mise en scène Jean Bellorini. Du 23 mars au 20 avril au TGP, du 21 au 25 mai à La Criée (Marseille).

Parfois une ville suffit à raviver le souvenir d'une œuvre chérie. C'est à Saint-Pétersbourg où il montait *Kroum* fin 2017 que Jean Bellorini a relu *Eugène Onéguine* de Pouchkine, traduit à l'os par André Markowicz avec qui il venait de travailler sur *Karamazov*. Mais contrairement au roman protéiforme de Dostoïevski, celui en vers de Pouchkine est extrêmement limpide, ne s'articulant qu'autour d'Eugène Onéguine, de son ennui insurmontable et d'une occasion manquée qui le hantera à jamais. C'est justement cette clarté apparente qui intéresse Bellorini. « L'histoire est simplissime. Tatiana se déclare, Onéguine refuse et plusieurs années après, c'est lui qui se déclare et c'est trop tard, explique-t-il. Une fois qu'on l'a compris, on peut se laisser emporter par la poésie, la langue... » Jouant le dépouillement pour faire ressortir le lyrisme flamboyant de Pouchkine, il structure sa mise en scène autour du narrateur qui n'a de cesse de commenter l'œuvre tel un *work in progress*.

Au filage auquel on assiste, on n'est donc guère surpris qu'il ait opté pour un dispositif minimal, loin des ornements romantiques que l'on pourrait attendre pour une telle oeuvre.

Entre les deux rangées de spectateurs, deux tables en bois avec quelques bougies posées dessus et un piano les séparant composent le décor. L'intimité se renforce grâce à ces casques à la disposition de chacun qui donnent l'impression que les cinq comédiens présents nous chuchotent à l'oreille leurs secrets les plus précieux. Ces voix, tout en murmures et susurrements, sont accompagnées par une musique plutôt fournie au début qui s'épure ensuite à mesure qu'avance la tragédie et avec laquelle les comédiens vont jouer (balade au piano, violoncelle, bruits de verre...). Comme le narrateur, les acteurs mettent à nu le dispositif, guidant d'emblée le spectateur : en guise de lever de rideau, l'un d'entre eux se fond dans le costume du bonimenteur en se présentant, lui, son équipe, puis le texte et le travail effectué pour l'apprendre en entier. Cette désinvolture (sensation d'une pièce en train de se monter en direct) est surtout une façon de valoriser le travail d'écoute à l'œuvre. Car hormis quelques micro-scènes de discussions, il n'y a toujours qu'un comédien qui parle et les autres sont, comme les spectateurs, assis dans le noir, le casque également vissé sur la tête, à l'écoute donc. L'idée d'un tel travail

est arrivée très tôt pendant les répétitions. « On a écouté la mère d'André Markowicz lire le texte en russe, se rappelle Jean Bellorini. On a compris qu'André a traduit le roman par rapport aux sons, il se permet d'énormes libertés au profit de l'image sonore ». Avec ce dispositif resserré au maximum qui lui permet de jouer « dans n'importe quel espace vide, en gare, en salle des fêtes, dans un préau, sur une place de village », Bellorini se veut lui aussi le plus simple et direct possible afin d'amener la poésie « vers ce qu'elle a de plus exigeant mais aussi de plus touchant et d'accessible ».

